L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 avril 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	17
Midi.....	70	19
3 P. M.....	70	19
6 P. M.....	70	19

La "liste des entrées en franchise".

La lutte que se livrent les démocrates et les républicains au Congrès des Etats-Unis n'est pas sans intérêt. Depuis bien des années, les républicains étaient maîtres du terrain ; ils avaient pour eux le nombre et le puissant appui de l'Administration.

Aujourd'hui, les démocrates sont en majorité dans l'auguste assemblée, à la Chambre basse du moins ; et il n'est pas difficile de deviner qu'ils entendent, à leur tour, indiquer au pays son orientation.

La dernière séance de la Chambre a été, nous ne dirons pas tumultueuse, mais très animée ; il s'y est prononcé de longs et véhéments discours, les uns par les républicains qui ne voudraient pas voir le tarif qu'ils ont adopté l'an dernier, subir les modifications que leurs adversaires politiques se proposent d'y apporter ; les autres, par les démocrates qui, fidèles à leur plateforme, sont opposés à la surtaxe de bien des articles ; les démocrates veulent un tarif protecteur, mais raisonnablement protecteur.

Les républicains de la commission des "Voies et Moyens" appellent le bill dit : "Liste gratuite" un "sirop calmant politique" ; ils l'ont attaqué violemment hier.

Le "bill" a été présenté à la Chambre par M. Underwood, rapporteur de la Commission des voies et moyens ; il en a vanté les mérites, dans un discours d'une heure.

A la tribune, M. Underwood a été remplacé par M. Mann, de l'Illinois, qui n'a pas marchandé au "bill" ses critiques et ses sarcasmes. Les démocrates, a-t-il dit, ont rédigé leur "liste gratuite" si hâtivement et dans un langage si général, qu'il serait possible de lui trouver une élasticité dangereuse, c'est-à-dire d'y inclure un nombre infini d'articles.

M. Underwood n'a pas voulu répondre immédiatement à son collègue ; mais d'autres représentants ont pris la parole, les uns combattant le bill, les autres le soutenant.

La victoire des démocrates à la Chambre n'est pas douteuse ; mais au Sénat, le sort du bill est incertain, à moins qu'une rupture dans le camp républicain ne vienne renforcer les démocrates.

UN Curieux escadron.

Paris, 15 avril :

L'organisation des troupes noires, dont on a beaucoup parlé depuis quelque temps, a intrigué un grand nombre d'esprits. Certaines gens voient nos garnisons envahies par des hommes de couleur qui apporteraient dans nos villes de France leurs habitudes et leurs mœurs. On est à l'avance effrayé par la perspective d'une pareille invasion coloniale. Cependant ce ne serait pas la première fois qu'un régiment composé d'hommes d'une autre race que la nôtre tient garnison en France. Il y a cent dix ans, aux portes mêmes de Paris, à Melun, se trouvaient des soldats qui ont laissé dans l'imagination populaire un souvenir fort pittoresque : c'étaient les mameloucks. Bonaparte les avait ramenés d'Egypte et son premier soin, en devenant Premier Consul, fut de les organiser en un escadron régulier.

Les mameloucks comptaient presque tous les échantillons de la race orientale ; il y avait là des Turcs, des Arméniens, quelques nègres d'Abyssinie et du Dârfour. Napoléon leur avait composé leur uniforme. Ils portaient un riche costume turc, un turban à calotte rouge, surmonté d'un croissant en cuivre ; la veste était couleur bleu ciel, taillée à la mode orientale, le gilet rouge ; le pantalon était bouffant, avec des bottes jaunes. Ils étaient armés d'un sabre à la turque, de deux pistolets, d'un poignard à manche d'ivoire. Ils avaient de beaux chevaux, harnachés de cuivre, selles à la turque ; l'étendard se terminait par une queue de cheval noire. Tel était l'accoutrement de ces guerriers ; ils devaient mettre dans la ville de Melun toutes les couleurs vives de l'Orient.

—

C'était une mode alors, parmi les généraux de Napoléon, d'avoir à son service un ou plusieurs soldats d'Orient ; voyez là l'influence de la campagne d'Egypte ; le prince Eugène, le maréchal Bessières entretenaient tous les deux des mameloucks. Napoléon donnait lui-même l'exemple : il avait ramené d'Egypte un mamelouck nommé Ali, mais ce dernier possédait un si mauvais caractère que le Premier Consul dut s'en défaire. Mais Bonaparte avrit pris à son service un autre mamelouck, célèbre celui-là dans l'histoire et qui se nomme Roustan. C'est lui qui se couchait à la porte de la chambre de l'empereur et l'accompagnait dans toutes ses campagnes. Il veilla sur son maître avec une fidélité, un dévouement inlassables, pendant une partie de sa vie du moins. Un écrivain, M. Paul Cottin, vient justement, dans un livre amusant et documenté, de nous rapporter les souvenirs du mamelouck de Napoléon Ier. L'orthographe, paraît-il, laissait un peu à désirer, mais les mots ne manquaient pas de pittoresque. Et il n'est pas aisé de trouver dans l'histoire une figure plus curieuse que celle de cet Oriental, né à Triflis, pris à sept ans par les Tartares et vendu sept fois comme esclave. Le cheik El Bekri, l'ayant à son service, le céda au général Bonaparte.

C'est un souvenir émouvant pour ce fils du désert que celui de la première apparition de Bonaparte. Il était habillé à la turque et montait un cheval magnifique. Pour gagner les populations, étonnées déjà par son génie et sa résistance prodigieuse, il disait à tous qu'il voulait devenir roi d'Egypte, décidé qu'il était, prétendait-il, à ne plus jamais retourner en France. Quand il reçut le mamelouck, Bonaparte commença par lui tirer les oreilles, puis, le débaptisant, il changea le nom turc d'Ijalnia en celui de Rousiac ; il donna ensuite au mamelouck un sabre damassé, portant sur la poignée six gros diamants, une paire de pistolets garnis en or et un beau cheval. Et ses manières à la fois brusques et familières conquirent Roustan dès la première entrevue.

—

Tous les peintres du premier Empire ont popularisé les traits de Roustan ; nombreuses sont les toiles où le fidèle mamelouck est représenté aux côtés de Napoléon. Dans toutes les revues de parade, on apercevait, à côté de l'empereur, souvent habillé de drap sombre, cet Oriental fastueux, vêtu comme dans une féerie et montant un cheval de grand prix. S'il était alors tout dévoué à l'empereur, c'est que lui-même était fêté, choyé comme un ami par la famille impériale. C'est dans le détail de sa vie familiale que l'on comprend le mieux Napoléon : il s'occupe de son personnel avec un zèle, un soin véritablement prodigieux. Roustan est-il malade ? Napoléon fait prendre chaque jour de ses nouvelles par son médecin. Veut-il se marier ? C'est encore l'empereur qui s'occupe de son choix et lui donne des conseils.

Toutes les anecdotes rapportées par le mamelouck sont charmantes ; il fut nommé porte-arquebuse et touchait, de ce fait, un traitement relativement élevé. Un jour, raconte M. Cottin, à la Malmaison, l'empereur se promenant avec Joséphine demande une carabine pour abattre un des cygnes glissant sur le lac. Joséphine s'indigne et empêche Roustan d'exécuter l'ordre et le mamelouck, embarrassé, regarde tour à tour les souverains d'un air piteux. Napoléon éclate de rire, ravi de sa plaisanterie.

On pouvait s'attendre à ce que le mamelouck, qui devait tant à l'empereur, lui conservât jusqu'à son dernier jour un fidèle dévouement ; il n'en fut pourtant pas ainsi. Quand l'empereur part pour l'île d'Elbe, Roustan trouve de mauvais prétextes pour ne pas accompagner son maître. Il dit que le bruit du suicide de Napoléon, à Fontainebleau, s'étant répandu à Paris, l'avait tout désorienté ; il ajoute qu'il lui fut difficile de trouver les chevaux nécessaires pour se rendre à Fréjus.

Pendant la Restauration, il est traqué par la police : il va passer quatre mois à Dreux ; sitôt qu'il apprend le retour de l'empereur, il fait présenter par Marchand une demande d'emploi qui est mal reçue : " C'est un lâche, s'écrie l'empereur. Jette cela au feu et ne m'en reparle jamais." Quand Napoléon est à Sainte-Hélène, Roustan mène une vie précaire et peu glorieuse. Lui qui avait promené son beau costume sur tous les champs de bataille de l'Europe, il se rend à Londres à diverses reprises pour s'exhiber dans des music-halls. Triste fin pour ce fils du désert. Il se fixe définitivement à Dourdan, où il meurt en 1845, à l'âge de soixante-quatre ans.

Une vieille coutume.

Une dame, domiciliée à Courbevoie, vient de léguer à cette commune plusieurs immeubles. Le testament dit que ces immeubles devront être vendus, et que le produit de cette vente " devra être employé en rentes sur l'Etat français, qui serviront à doter chaque année une jeune fille méritante, " à titre de rosière ". Je ne crois pas que cette coutume existe hors de France, écrit un chroniqueur parisien.

La rosière de Courbevoie sera fêtée comme, de temps immémorial, elles le furent toutes. Un cortège très imposant se formera autour de la pauvre enfant, que les clameurs de l'orphéon communal et le tumulte d'une fanfare accompagneront à la mairie. Et pour la première fois de sa vie, et sans doute aussi la dernière, elle prendra contact avec ce qu'on appelle les pouvoirs publics. Il lui faudra répondre à des sourires de sénateurs et de députés, et aux congratulations d'un sous-préfet ; subir maintes poignées de mains officielles, demeurer impassible sous le feu d'une harangue municipale que la foule acclamera. Dans la rue, à table, au bal, l'innocente fille devra, dans un vertige d'émotion, affronter tout un jour l'assaut de toutes les curiosités et de tous les hommages, et l'on ne voit guère que les reines de mi-carême que la démocratie ose surmener à ce point.

La publicité donnée à ces sortes de concours n'est-elle pas saugrenue ? Et la pompe de telles cérémonies ne contraste-t-elle pas de façon choquante avec le caractère même des " mérites " qu'il s'agit de célébrer là ? C'est mettre mal à l'aise la vertu et la pauvreté que de mener, sous prétexte de les honorer dignement, tant de tapage autour d'elles, et l'honneur d'une jeune fille n'est pas quelque chose qu'il soit nécessaire, ce me semble, de faire chanter par des trombones.

Et puis enfin, se bien conduire, bien travailler, remplir sans défaillance, au foyer familial ses devoirs de fille et de sœur, supporter la mauvaise fortune avec courage, souvent avec gaieté, ce sont là des mérites dont beaucoup de petites Françaises sont capables. Sans doute, toutes les communes de France où fleurissent ces jolies vertus ne sont point assez riches pour les récompenser. Ce n'est pas une raison pour que celles où un peu d'argent disponible permet de primer le mérite féminin y déploient un zèle si bruyant. La façon dont quelques conseils municipaux célèbrent leurs rosières ferait croire que la rosière est en France un sujet presque introuvable, — tellement rare que le jour où on en découvre une, ce n'est pas trop, pour s'en réjouir, de mettre en mouvement toute la population d'une commune et les autorités d'un département !

ORPHEUM.

Le programme de cette semaine à l'Orpheum est incontestablement un des meilleurs depuis le commencement de la saison. Ses comédies, danses, chansons, tours de force, etc, sont aussi intéressants que variés et sont exécutés par les plus habiles artistes du vaudeville.

FRACTURE.

En traversant la chaussée à l'intersection des rues Canal et Carrollton, hier après-midi, Leslie Scharsenstein, domicilié rue S. Pierce, 320 a été renversé et a eu la jambe fracturée par une automobile que conduisait John Wirth.

L'enfant a été pansé à l'hôpital.

Les relations commerciales entre la Nouvelle-Orléans et le Brésil.

Le Dr Eugenio Dahne, envoyé en mission aux Etats-Unis par le gouvernement brésilien a assisté hier à midi au déjeuner hebdomadaire donné à l'Hotel Grunewald par l'Union Progressiste.

C'est M. J. W. Porch, président de cette organisation qui a présenté le distingué visiteur aux personnes présentes.

M. Dahne a prononcé un bref discours relatant le but de sa mission et déclarant que le moment était venu d'agir pour augmenter les relations commerciales entre la Nouvelle-Orléans et Rio de Janeiro.

"Que San Francisco ale son son exposition internationale, a dit M. Dahne.

"Elle s'éveillera un beau matin avec un mal de tête et des poches vides. La Nouvelle-Orléans dans sa campagne pour obtenir l'exposition du canal de Panama, a prouvé ce dont elle était capable, et si elle déploye la même vigueur dans sa lutte commerciale pour obtenir des débouchés dans l'Amérique du Sud, elle est sûre d'atteindre son but".

L'orateur a ensuite rappelé en quelques mots la nature des échanges commerciaux entre le Brésil et notre port, en disant que la Nouvelle-Orléans importait près de trois millions de sacs de café par an, mais que par contre elle n'exportait rien au Brésil et que les navires étaient obligés de se rendre en Europe ou à New York pour y trouver des cargaisons de retour.

M. Dahne a déclaré que le projet d'établissement d'une ligne de navires entre notre port et Rio avait reçu l'approbation du président du Brésil, Maréchal Hermès du Fonseca, et que les financiers et négociants brésiliens feraient tout leur possible pour amener l'aboutissement du projet.

M. Gastao Netti dos Reis et plusieurs représentants des républiques de l'Amérique Centrale et du Sud assistaient aussi au déjeuner.

CONVENTION.

La vingt-troisième Convention annuelle de l'Association des comptables de chemins de fer a été ouverte hier matin à 10 heures dans une des salles de l'Hôtel Grunewald. Trois cents délégués étaient présents, et comme nombre d'entre eux étaient accompagnés par leurs femmes et leurs filles, la salle quoique de vastes dimensions, donnait malaisément place à la foule.

La bienvenue a été souhaitée aux délégués par M. James J. McLoughlin, l'humoriste bien connu sous le nom de "Jack Lafaience".

Quelques discours ont encore été prononcés, un entre autres par M. W. E. Bailey, de Chicago, président de l'Association et auditeur général de la compagnie de chemin de fer de Santa Fé, puis les présidents des divers comités ont donné lecture de leurs rapports annuels.

Cette convention durera jusqu'à vendredi.

HOTEL DE VILLE.

Le contrôleur de la ville, M. Kennedy, a procédé hier à la vente aux enchères publiques de la concession pour l'exploitation du ferry entre l'avenue Napoléon et le Canal Harvey. Cette concession porte sur une durée de 10 ans. La mise à prix a été de 15,000 dollars, et la vente a été conclue à 15,025 dollars. C'est la Merchants and Planters' Ferry Company, concessionnaire actuelle, qui a fait cette enchère et à laquelle la nouvelle concession a été adjugée. Cette vente pour avoir valeur légale doit être approuvée par le Jury de police de la paroisse Jefferson. Cette paroisse reçoit aussi la moitié du prix de la vente.

Tentative de vol.

Vers trois heures et demie hier matin un nègre s'est introduit dans la demeure de William Hayes, rue Tchoupitoulas 5721, en forçant une fenêtre.

M. Hayes éveillé par le bruit a mis le malfaiteur en fuite.

INCENDIE.

Un feu dont on ignore l'origine a pris naissance hier matin dans une maison, rue Joséphine 537, appartenant à Mme Ellen Bernard et occupée par James Richardson. Les dommages ont été insignifiants.

AU MEXIQUE.

Protestation contre le débarquement de marins anglais.

Londres, 26 avril—Le gouvernement du Mexique a fait une protestation formelle auprès du Foreign Office Britannique contre l'acte du capitaine Vivian, commandant le bâtiment de guerre anglais "Shearwater", lequel ces jours derniers a ordonné le débarquement d'un détachement de marins à San Quentin, Basse Californie, sous prétexte de protéger les habitants de la ville menacés par les insurgés.

Le gouvernement mexicain dans sa note déclare qu'un tel acte constitue une intervention directe dans les affaires intérieures du pays.

—Nogales, Arizona, 26 avril—Le bruit court qu'un violent combat a été livré entre réguliers et insurgés, près de Mazatlan, un port de la côte du Pacifique, dans l'Etat de Sinaloa.

De nombreux blessés auraient, paraît-il, été ramenés à Mazatlan.

Fort Worth, Texas, 26 avril—Mme W. H. Southgate, arrivée hier soir à Fort Wort de Mexico, rapporte un regrettable incident qui s'est déroulé ces jours derniers dans cette ville et à la suite duquel de nombreux américains et leurs familles ont résolu de quitter en toute hâte la capitale du Mexique.

Des étudiants de l'Université de Mexico ont paraît-il attaqué en pleine rue Mme Tillman, une américaine attachée à la rédaction d'un journal de cette ville le "Mexico City Record."

Voici les détails donnés par Mme Southgate :

"Mme Tillman passait à 8 heures du soir dans une rue très fréquentée lorsqu'elle a été attaquée et frappée par plusieurs étudiants. Ses agresseurs ont immédiatement pris la fuite, mais plusieurs arrestations ont été opérées le lendemain par la police. Mme Tillman cependant n'a pu identifier aucun des prisonniers.

"A la suite de cet incident l'Ecole de Médecine et d'autres facultés de l'Université de Mexico ont été temporairement fermées."

Hyde est remis en liberté.

Kansas City, 26 avril—Le Dr B. C. Hyde, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre du colonel Thomas H. Swope, auquel la Cour Suprême du Missouri a accordé une nouvelle audition de cause, a été remis en liberté aujourd'hui sur un writ d'habeas corpus.

Hyde a déposé une caution de 5,000 dollars.

UN PHENOMENE.

Oklahoma City, Okl., 26 avril—Le cadavre d'un jeune indien ayant deux têtes, quatre bras et quatre jambes a été découvert hier par un fermier d'Okmugee dans une grotte près de cette localité.

Les chairs se sont desséchées et le corps présente l'apparence d'une momie.

Les anciens habitants de la localité déclarent avoir entendu parler d'un indien à deux têtes, lequel avait mystérieusement disparu et dont on avait jamais relevé les traces.

Comparution de la femme Josephine Gaspar.

La femme Josephine Gaspar, accusée de faux serment au cours du procès de l'italien Pietro Noto, a comparu hier matin en audience préliminaire devant le juge Fisher, de la première cour criminelle de cité, et a plaidé non-coupable. Sa caution a été fixée à 2,500 dollars, et comme elle n'a trouvé personne qui voulut consentir à la signer, elle a été écrouée à la prison de paroisse en attendant d'être traduite en jugement.

La femme Gaspar prétend qu'elle a été poussée à faire un faux serment, par la crainte.

Elle redoutait, a-t-elle déclaré, la vengeance des amis de Noto si elle avait déposé contre ce dernier et à préféré se rétracter et courir les risque d'une condamnation plutôt que de se voir en butte à des persécutions.

Cependant maintenant qu'elle est menacée de plusieurs années de pénitencier la femme Gaspar regrette de n'avoir pas dit toute la vérité devant le tribunal et affirme énergiquement qu'elle a vu Noto tirer sur Lazarro, pendant que quelques individus maintenaient ce dernier de force.

Réunion annuelle.

New York, 26 avril—A la réunion annuelle du comité de la Presse Associée tenue hier à l'Hôtel Waldorf Astoria, les membres suivants ont été élus au conseil d'administration pour la division du Sud.

MM. J. R. Gray, "Atlanta Journal", président ; J. P. Glass, "Montgomery Advertiser" ; Robert Ewing, "New Orleans States" ; John R. Ross, "Charlotte Chronicle" ; Bruce Haldeman, "Louisville Courier".

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12.. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont dont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.

No 15. Commencé le 11 avril 1911.

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXIME AUDOUIN

PREMIÈRE PARTIE

VI

NOUVELLES FIGURES

(Suite)

Ce double deuil, bien que lui apportant l'entière liberté de ses actes, avait profondément affecté le baron, car il adorait ses parents, ceux-ci emportaient avec eux dans la tombe tout ce qui lui restait de famille, le laissant seul de son nom, sans autre attache, désormais, au monde, que sa fiancée....

C'était pour chercher un dérivatif à son chagrin et donner le temps de s'écouler à un délai de convenances, qu'il s'était mis à voyager....

Mais le délai qu'il s'était imposé touchait à sa fin, il allait rentrer à Paris, épouser sa bien-aimée.

Hélas ! voici que la mort se jetait brutalement à la traverse de leurs projets, arrêtant le roman d'amour à sa première page.

Imagine-t-on la situation navrante créée par la criminelle intervention du misérable à cette jeune fille, vouée à une ignorance éternelle du sort tragique de son fiancé ?

Qu'était-il devenu ?

Avait-il disparu dans la catastrophe, et sa dépouille anonyme reposait-elle au fond de quelque sépulture ignorée de tous ?

Ou bien l'avait-il dédaignée, et, sans explications, injurieusement délaissée ?.....

Des semaines passeraient, des mois, des années, perpétuant cette cruelle incertitude, cent fois pire, certes, que la réalité même!.....

On pense bien que Léonce Bourbillon ne s'embarrassait guère de préoccupations d'ordre sentimental.

Il ne songeait qu'à l'excellence de l'expédient qui lui permettait d'effacer son casier judiciaire par un décès officiel.

Quant à l'opportunité de se couler dans la peau du mort, c'était, cela, une autre affaire, et qui méritait réflexion.

Pour l'instant, il suffisait à notre homme d'avoir rejeté sa vieille guenille.

Il n'était pas embarrassé sur les moyens de faire peau neuve, —son père, faussaire émérite, devant se charger de lui fabriquer à peu de frais, un nouvel état civil revêtu de tous les sacrements.

Au surplus, il eût été pour lui imprudent de ne pas attendre le résultat des recherches, qu'avec son tempérament énergique et passionné, n'allait pas manquer d'entreprendre la fiancée-veuve pour éclaircir l'énigme du silence de l'élu.

Une fois que, découragée, elle se serait confinée dans son deuil, que le silence se serait établi autour de la disparition du baron, alors il serait temps d'aviser. Rien ne pressait. On pouvait voir venir, jusqu'à ce que surgît une occasion exceptionnelle où il y aurait réelle utilité à risquer l'audacieuse substitution.

Sans doute les Bourbillon estimèrent-ils que la combinaison Deveyres leur offrait enfin cette occasion privilégiée et que tout danger avait disparu, puisque Léonce s'installa à la villa des Acacias sous l'incarnation du baron Maxime des Grolles.

Peu après, il se présentait chez les Deveyres, dont il devenait bientôt le familier.

Nous saurons plus tard quelles armes il sut se procurer, à la suite d'un savant espionnage, pour amener le père à se prêter de force, sinon de gré, à ses projets.

En attendant, il s'arrangeait de façon à se ménager des influences dans la maison, en plaçant Zélie près de la fille en qualité de femme de chambre, recourant à des manœuvres analogues à celles par lesquelles, à peu près dans le même temps, le frère de cette gourgandine, le nain Jaunet, réussissait à se faufiler dans le personnel de Toussaint, pour surveiller l'agent de M. de Chêneroy.

Tout marchait au gré de ses désirs : encore quelques semaines, et ses manœuvres visant l'accaparement de la riche héritière, allaient être couronnées d'un plein succès, quand, brusquement, il vit se dresser entre lui et le but ce maudit Américain, l'ex-secrétaire de M. de Chêneroy.

Nous connaissons suffisamment les théories et les façons d'agir des Bourbillon à l'égard des fâcheux pour nous douter que Richard Monday n'allait pas tarder à éprouver le danger de chasser sur les terres réservées de Monsieur le baron....

VII

LE GUET-APENS

" Monsieur Richard Monday,
" Hôtel des Deux-Amériques, Paris,

" S'il vous plaisait de passer à mes bureaux, j'aurais à vous faire une communication intéressante, relativement aux recherches dont vous avez bien voulu me charger.

" Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

" BOURBILLON."

Au reçu de cet avis, Richard se rendit à l'agence :

—Eh bien ! dit-il, vous avez du nouveau ?

—Oui, monsieur, j'espère que je n'ai pas perdu de temps pour vous donner satisfaction.

—Vous êtes sur une piste ?

—Mieux que cela, j'ai un dossier complet sur les trois que vous m'aviez chargé d'établir.

—Diable ! en effet ! Hum ! et vous avez les preuves à l'appui ?....

L'agent répondit, d'un ton froissé :

—Vous jugerez, monsieur.

—Voyons.

Le dossier dont il s'agit concerne la branche Léon, laquelle, je dois commencer par vous le déclarer, est éteinte....

—Ah !

—Vous allez voir.

Mme Denise Léoni avait épousé, m'apprites-vous, un employé d'administration en province.

C'était vague !.... et je ne vous dirai pas tous les annuaires de l'époque que je fis consulter, ni les adresses qu'il me fallut faire vérifier par mes détectives.

Enfin, le hasard nous servit, en nous renvoyant, assez vite, à un professeur du lycée de Nantes, de ce nom, et qui était le bon. Il était décédé dans cette ville, où Mme Léoni, maigrement pensionnée par l'Etat, n'avait cessé de résider et d'occuper le modeste appartement où elle s'était installée aussitôt après son veuvage.

Elle venait d'y mourir, dans une gêne proche de la misère. Mais ses confidences à une voisine avec qui elle entretint, pendant de longues années, des rapports d'étroite intimité, nous permirent de reconstituer à peu près sa vie.

—Ainsi, cette pauvre femme est morte !.. Mais sa fille ? que savez-vous de sa fille ? et de cet enfant dont je vous ai parlé ?

Bourbillon lui donna alors avec un luxe de détails qui dénotait une documentation supérieure l'histoire que nous connaissons, la triste histoire de Juliette Léoni, ses déceptions conjugales, sa liaison avec un auteur dramatique, d'où naquit le petit Joë ; puis l'idylle interrompue par le retour de l'indigne mari, excipant de ses droits pour contraindre celle qu'il avait abandonnée à le suivre, avec son enfant, à New-York, et, là, à aller implorer la générosité de l'oncle de Chêneroy, qui devait la traiter en aventurière.

Il compléta ainsi son récit :

" Au sortir de cette démarche, aussi vaine qu'humiliante, la jeune femme écrivit à sa mère une lettre désespérée, dans laquelle elle lui faisait connaître en même temps que la situation de son oncle, la façon méprisante, inhumaine, dont il l'avait repoussée.

Que se passe-t-il alors ?—Je ne sais.

Quelques semaines plus tard, Mme Léoni, recevait, par les soins de l'hôpital français de Buffalo, ces mots à peine lisibles, griffonnés par la malheureuse sur son lit de mort :

" Abandonnée de mon mari ! .... mon fils perdu !.... tout me manque !.... Adieu !.... Pardon !"....

" JULIETTE."

L'administration de l'hôpital avait joint à ce billet l'avis officiel du décès.

" Depuis lors, Mme Léoni n'entendit plus parler de l'oncle millionnaire.

L'agent conclut :

" Si cet homme s'est repenti de sa dureté, comme semblent le